

II. Approches étymologiques de quelques termes liés au corps et à l'esprit du joueur

Avant d'aborder les jeux à proprement parler, nous avons souhaité évoquer le joueur à l'aide de vocables qui en explicitent l'activité physique, intellectuelle ou psychologique.

Le choix des termes s'est fait *a bèl talh*, privilégiant toutefois les vocables significatifs par leur nombre et leur dérivation – nous le verrons avec l'activité des jambes –, ou incontournables du point de vue notionnel.

Nous avons très largement emprunté aux travaux de Raymond Sindou¹ pour les étymologies que nous donnons tant il était rigoureux sur la filiation des vocables. Nous nous sommes quelquefois écarté de ses préconisations en donnant un étymon plus éloigné mais qui nous semblait ouvrir le champ des langues et significations où puise l'occitan pour exprimer ses propres notions. A titre d'exemple, pour *maure,-a / more,-a*, nous avons donné le grec *μαυρος* plutôt que le bas-latin **maurellum*²: le bas-latin est assurément plus proche de l'occitan que le grec pour l'immense majorité de ses termes et a notamment servi de vecteur d'une langue à l'autre pour nombre d'entre eux. Mais il nous semblait parlant de mettre en évidence la relation et l'évolution des images du grec à l'occitan en ce cas. Idem pour la relation de *vidorn,-a* au latin *vitam* plutôt qu'à l'occitan *vida*. Nous avons puisé dans d'autres sources pour compléter ce travail, notamment pour les étymons germaniques, que nous indiquons dans la bibliographie en fin d'étude.

Au-delà de notre intérêt personnel pour l'étymologie, nous avons été convaincu par les lignes suivantes de Raymond Sindou : « Allons plus loin, non seulement le lexique quercynois laisse transparaître, beaucoup plus que le français, le système de sa formation, mais encore le paysan est de loin le plus apte à le saisir et à le maintenir, et, de même que la morphologie de son langage, de même la souplesse de son esprit est restée plus grande que celle d'un francophone ». Une fois considéré le facteur psychologique évident lié au fait de s'exprimer dans sa langue, ces propos explicitent à nos yeux le fait que tant d'occitanophones jugent plus parlante et « savoureuse » la narration d'un fait ou la description d'une chose, d'une personne, d'une situation, en occitan.

Enfin, si certains termes ne semblent pas à priori être liés aux jeux, mais avoir plutôt trait au monde agricole, c'est parce que notre enquête orale a exclusivement concerné des paysans ou enfants de paysans qui ont travaillé et vécu avec les bêtes avec lesquelles ils se comparaient constamment : nous renvoyons aux lignes éloquentes de Roger Caillois à propos des bêtes comme étalon de comparaison des hommes ainsi qu'aux excellents travaux de Michel Pastoureau pour ce

¹ *Vocabulaire de la ferme au pays de Cahors*, 1973. Toutes les citations de Raymond Sindou sont tirées de cette thèse.

² Cette étymologie est avancée par Sindou pour *maurèl,-a* à laquelle il renvoie également pour *maure,-a*

qui touche aux représentations des relations de l'homme et de l'animal.

A. Qualités physiques

a) l'action et l'agent

Au-delà des verbes simples : *montar, baissar, tirar...*etc, il est très simple de construire un verbe d'action en occitan et le substantif de l'agent qui en découle. En général, le suffixe *-ejar* du fréquentatif pour le verbe, *-ejaire* pour l'adjectif qui peut se substantiver, ajoutés à un nom simple, suffisent : *carta* > *cartejar* > *cartejaire* .

Il faut toutefois préciser de quel registre de langage il s'agit. Si vous parlez de billes à quelqu'un et qu'une fois le sujet abordé vous lui dites *soi pas forialejaire*, il comprendra que vous n'aimez pas jouer aux billes sans que le verbe *forialejar* n'ait valeur de canon. Pour reprendre Raymond Sindou, « Il arrive encore qu'un verbe ou un nom soit pourvu à l'occasion d'un suffixe dont la mobilité atteste la vitalité [...] la liberté de la langue va plus loin qu'en français et les mots occasionnels, qui n'ont pas à prendre place dans un dictionnaire sont légion ». Il ajoute que « les catégories du discours ne sont pas délimitées autant qu'en français » et cite la fréquence d'emploi des infinitifs substantivés pourvus de compléments, tel *lo vantar de si mèma* (le fait de se vanter), *aquel parlar de dètz oras* (la parole que vous aviez donnée de faire ceci ou cela à dix heures) ou les post-verbaux parfois pourvus d'articles tel *una passa de temps*.

Ces remarques posent la question de la norme : dans le langage courant, la dérivation fréquentative a certes une valeur fréquentative d'intensification : *chimpar* > *chimporlhar* > *chimporlhejar* mais sert aussi à des formations synthétiques du point de vue du sens et dénuées des précédentes valeurs : *morrejar* > *passejar lo morre*, *fotre un còp pel morre*, n'est pas le fréquentatif d'un verbe **morrar*. Pour ce qui est des jeux, cette dérivation indique un caractère bien compris : *cartejaire* > *que se carra de far a las cartas*, mais on ne dit pas sérieusement des joueurs de quilles qu'ils sont **los quilhejaires* : on ne peut le dire qu'en facétie, ce qui au passage, atteste du caractère ludique de la dérivation par suffixation fréquentative.

A partir du latin ACTIONEM, action, manifestation de l'activité, acte oratoire, discours
accion (l') c'est l'action en général. A aussi le sens d'emportement, de colère,
relevés notamment dans les chants collectés par Joseph Daymard et les poèmes de P. Marty : «

Sentiguèt un moment d'accion »³. Le verbe occitan *agir* est absent de la langue quercynoise parlée et systématiquement remplacé par le très polysémique *far*. Les dérivés *reagir* et *reaccion* ne sont guère plus usités, du moins en conversation spontanée. Au lieu de dire : *la reaccion se fèt pas esperar* (imitation claire d'un modèle français), on dira plutôt *zò se fèt pas dire dos còps*.

A partir du latin MOVERE, mouvoir, remuer

mòire / moire mouvoir, bouger, agiter. On trouve les deux formes en Quercy, avec -o- tonique fermé ou bien ouvert à l'infinitif, toutes deux d'un emploi vieilli. Il se dit facilement à la forme pronominale, *me pòdi pas mòire* : je ne peux pas me remuer. La forme transitive, *mòire la bola*, *mòire lo cotèl* : manipuler la boule, déplacer le couteau, reste d'un usage assez vif dans l'ancien canton de Villeneuve d'Aveyron et dans le villefranchois. On n'y trouverait pourtant guère de personnes aujourd'hui pour le conjuguer à toutes les personnes et ce sont principalement les forme infinitive, impérative et la troisième du singulier (de morphologie identique à la précédente) qui sont les plus employées : *zò cal pas mòire*, *mòi-te d'aquí*, *acha cossí zo te mòì*.

A partir du latin RUERE, se précipiter

ròire / roire s'élancer, en forme pronominale, dont l'emploi est synonyme de *se mòire* : *me pòdi pas roire* (Concorès) / *ròire* (Promilhanes) signifie « je ne peux pas me remuer » ; plus précisément, « je ne peux pas m'élancer », c'est-à-dire effectuer le premier mouvement préalable à toute activité. Nous renvoyons à l'analyse de R. Sindou pour la comparaison avec le latin *rodere* (n.b. : l'expression *roire la carbe*, si elle a existé, est aujourd'hui inconnue, du fait de la disparition de la culture du chanvre).

b) l'activité des jambes

A partir du latin BIGAS, char à deux chevaux

bingas (las) les jambes, les pattes dans un registre facétieux

espingar c'est l'activité des jambes par essence, de l'enfant qui trotte et saute, du danseur, de l'animal.

binguejar c'est remuer les jambes de manière désordonnée, se dit d'un enfant sur sa chaise, d'une bête qui se débat.

respingar regimber au sens propre, se dit particulièrement des bêtes qui cherchent à

3 Paulin Marty, Oeuvres complètes, T.I, *Conte d'ibronha*

frapper du pied ou bien des deux.

bringaire qui aime sauter, à Lauzès, d'après Sindou. Connaît un équivalent *rebringaire*

dans la basse vallée du Lot. A noter que Mistral fait état d'un verbe *bringa* qu'il situe en Limousin, qu'il traduit par sauter, danser, frétiller, folâtrer et qu'il rapproche de *fringar* et qu'Alibert mentionne pour le Quercy *un bringe*, un jouet. Signalons par ailleurs le verbe portugais *brincar*, jouer / s'amuser / blaguer, que les étymologistes portugais hésitent à dériver du latin *vincire* > *vinculum* ou du germanique *blinkan*, briller. Promilhanes dit *bri(g)ós,-a* pour tonique, vif de corps et d'esprit, comme Paulin Marty⁴. Notons en outre que Frédéric Mistral renvoie le verbe *fringa* à un verbe grec *σφριγγαειν* qu'Anatole Bailly renseigne ainsi : 1. être gonflé de suc, de sève, être dans toute sa force 2. Éprouver des désirs ardents, qui nous évoque les nombreux emplois de *saba* (du latin *sapam*, vin cuit) chez Paulin Marty.⁵

A partir du latin PEDEM, le pied

pennar lever un pied de derrière pour taper, en particulier un bœuf malade nous dit Sindou.

repetingar se dit aisément des agneaux dont le mouvement des jambes est désordonné, des enfants qui tréignent et dont le pas est répétitif, se dit particulièrement des petits pas répétitifs des danseurs. Sindou ne donne pas d'étymologie à ce verbe que nous rattachons aux pieds par sémantisme. Nous ne pouvons nous empêcher d'y voir l'influence d'un continuateur du latin *repetere* + suffixe *-ingar* (inspiré de *bingas*?).

pè sus fèlha cela signifie disparaître. Associé à l'univers des *fachilhèras*, fées et

sorcières, certains y voient le mouvement de pied de la sorcière sur les « feuilles » du balai, au moment de l'enfourcher et de disparaître. Un retournement facétieux de l'envol ou du charme est *pè jos fèlha*. L'expression, qui a vécu tant qu'on a parlé de fées et de sorcières, se trouve à plusieurs occurrences chez Jules Cubaynes⁶ : « *Pèis, de triga, adisiatz ! - Clocada / estuflaira e guèrlha d'auriòls, / fan pè-sus-fèlha, ont lor agrada ! -* ». Elle a pu se lexicaliser ici ou là, chez certains locuteurs que nous avons rencontrés, mais sans pérennité. Elle est présente chez Godolin évoquant « *qualques faitilhièras que, per se randre al Sabat, faràn pet sus fuèlha jos una cheminèia* »⁷ que Philippe Gardy compare aux vers d'André Du Pré dans ses *Feuilles sybillines* (1620) et dont « *Las hatilhèras van e vòn per fantasiá / Quand, untadas d'engüents, l'arma deu còs los sal, / En disen « pic sus huèlha », e capsús lo carmalh, / Leishant lo còs, se'n van on lo pecat las mia...* ». Il y a une unité frappante des récits de *fachilhèras* dans l'ouest de l'Occitanie : les mêmes corps oints, les

4 op. cit., T.II, Coratge ! Aquò va plan !, « frèsses / brigoses, / los èlhs plens de coquinadas »

5 op. cit., T.I, *Istoèra naturèla*, « Ontós d'estre estat tant... en saba »

6 *La Tèrra e l'ostal, Arpalhandòts*

7 op. cit., *Tresiema Floreta, Le Prològue de la Nuèit*

danses au sabbat aux quatre chemins, les exutoires par la cheminée...etc, se retrouvent sur les Causses du Quercy. Plus étonnante encore que cette « unité » est la récurrence de la formule qui désigne plutôt le pied en Quercy et plutôt le coup donné – avec le pied semble-t-il – dans la région toulousaine.

Le pied donne lieu à de nombreuses expressions utilisées dans la vie courante. Nous renvoyons à Frédéric Mistral pour un inventaire plus complet largement partagé dans nos exemples quercynois. Nous citons ici quelques exemples pouvant servir dans les situations ludiques et sportives :

contra-pè (a) *anar a contra pè* se dit pour aller en sens inverse dans le Pays Haut, *de repè* dans le Pays Bas. La préposition *contra* est assez productive dans les parlers quercynois. On dit à Sauliac de deux bœufs qui tirent chacun de son côté *que se contra-tiran*, de même que s'opposer à quelqu'un se dit *far la contra*.

pè devant / pè 'n rèr se dit couramment aux quilles : *fau a pè devant / fai pè 'n rèr !*

se tener pas del pè ne pas pouvoir se tenir sur un pied (ou bien sur deux : *se ten pas dels pès*). À noter l'emploi de la préposition *de* qui indique plutôt le moyen quand le français évoque la position : ne pas tenir sur ses pieds.

se virar lo pè se tordre la cheville. Une entorse, de même qu'un froissement musculaire suite à une torsion exagérée d'une partie du corps se dit *una estòrsa* dérivé du verbe *s'estòrcer*.

als quatre pès s'emploie avec des verbes de déplacement tels *anar*, *corre*, *galopar*, et signifie « au galop, ventre à terre ».

de raja-pè se dit pour faire quelque chose d'une traite (Sindou), dans la foulée. On le trouve dans l'emploi suivant, chez Paulin Marty : « *Que tant que zo porrai / Ieu vos soetarai / De raja-pè la bona annada* ». ⁸

ni pè ni pata ne plus sentir ses pieds, de fatigue ou de douleur, ne pas / plus avoir de force pour marcher dans l'expression *n'ai plus ni pè ni pata* (Peyrilles).

A partir du germanique occidental TRIPPÔN, sauter

trepir fouler au pied, la terre, la vendange. Connaît une variante *trepinhar*. L'idée de fouler au pied est aussi dans le Haut Pays par *sonsir*, *caupir* ou encore

⁸ op.cit., *Ròda que rodaràs*

prautir (secteur de Lalbenque – Limogne).

trapejar parcourir du terrain (Promilhanes)

A noter qu'à Cahors, *lo Trepador* est l'ancien nom d'une promenade aménagée au bord du Lot.⁹

A partir du gaulois *GARRI-

garra (la) la jambe, sans connotation au départ. Perd du terrain devant *camba*.

engarlassar (s) c'est écarter les jambes en position assise ou debout. Se dit notamment au jeu de neuf quilles du joueur qui écarte les jambes pour se déporter quand le jeu est *cobejós*. Se dit aussi de l'effort qu'on fait pour monter à cheval sur une bête, un arbre.

engarrada la foulée (Blars). *A 'na bona engarrada* : il a une bonne foulée. Lauzès dit *garlada*.

engarrotar c'est une manière d'entraver les bêtes en attachant une patte de devant à son cou. A noter que *la garrotièra* est le nœud dont on attache les truies ou cochons qu'on mène à la foire et *l'engarraton*, entrave des pieds de devant de l'âne ou du cheval (Sindou).

garrèl, a se dit de celui qui *garreleja / garleja*, qui boîte.

A partir du latin FLECTERE , fléchir

enfletonar c'est attacher une bête aux *fletons*, soit le pli derrière le genou autrement appelé *la falca*. Nous y rattachons le verbe *flagir*, fléchir.

A partir du gallo-romain CAMBAM

camba (la) la jambe, terme générique.

combat (lo) une enjambée. C'est une unité de mesure, tant pour le laboureur que pour le joueur qui place un point de tir, aux billes par exemple.

trescambar moins fort que *garrelejar*, clopiner.

A partir du germanique WINDAN, tourner

guindar se balancer en marchant, à Blars. A donné dans ce village le surnom de *Guindon*.

guindol (far lo) c'est faire l'intéressant en se balançant dans un arbre, en haut d'un promontoire quelconque, d'une bicyclette...etc à Blars. Godolin mentionne un

⁹ J.B. Gluck, *Album historique du département du Lot*, 1852

personnage toulousain, « *Monsen Guindol* » qui « *va a messa quand es sadol* » et compose les vers suivants : « *Content coma monsen Guindol / ieu dòrmi plan coma som sadol* ». ¹⁰

A partir de CURRERE, courir)

corre courir. Mais *pòdi pas corre* veut dire je ne peux pas marcher. Le verbe a tendance à perdre de son intensité et *galopar* le remplace de plus en plus dans le sens de courir.

c) La question du saut

Il faut distinguer au moins trois sortes de saut : sauter sur place ou d'un plan à un autre, sauter pour franchir, sauter sans toucher.

A partir du latin SALTARE, danser, jouer la pantomime

sautar c'est sauter, dans son sens intransitif, sur place, à la corde, d'un plan à un autre. Un *saut* est aussi une chute d'eau dans une rivière (*lo molin del Saut* à Gramat) et a donné des toponymes dans le Lot, toujours des bords de falaises à pic (*lo Saut de la Piucèla* à Rocamadour, *lo Saut de la Monina* à Saujac en face de Cajarc).

A partir du latin ARCUS, arc, arc-en-ciel, arcade, arche

darcar Raymond Sindou le renseigne comme sauter mais nous le comprenons mieux comme franchir : c'est par ailleurs la traduction donnée par Jules Cubaynes dans *Ôme de Dieu*. On dit facilement *darcar 'na paret, darcar 'na biala, darcar lo valat*, ce qui implique effectivement de prendre élan et de faire un saut. Sindou ajoute que ce verbe à reculé devant *sautar* qui s'est chargé d'un sens transitif.

A partir du latin VOLARE, voler

volar nous devrions plutôt ranger ce verbe dans la catégorie des métaphores. Toutefois, dans les Causses du Quercy, il est d'un usage très courant pour dire qu'on saute au-dessus d'un obstacle sans le toucher : Jules Cubaynes en décline tous les emplois dans *La Tèrra e l'Ostal* où les enfants sont constamment comparés aux oiseaux. Il devient

¹⁰ op. cit., *Segonda Floreta, Ô qu'aquò's bèl*

par ailleurs transitif : *volar 'na cleda, volar la paret*, contrairement au sens de voler dans les airs qui fonctionne avec des prépositions : *volar dessus l'ostal*, alors que *volar l'ostal* signifie « passer par dessus la maison ».

vòla (far la) cette expression signifie tantôt « rivaliser » : *aqueles dròlles se fan la vòla*, tantôt « l'emporter sur » : *aquel còp li a facha la vòla* (à Lalbenque comme à Soulomès).

d) équilibre et balancement

trantòl (lo) c'est à la fois le vacillement et l'équilibre d'après l'adage bien connu que *tot çò que trantòla tòmba pas*. En *trantòl* signifie en Quercy en équilibre et *destrantolar*, ébranler (d'origine onomatopéique d'après Sindou). *Trantolar* est tout à fait synonyme de *vacillar* et se dit des êtres animés autant qu'inanimés. Paul Lescale renseigne *trantòl* comme balançoire pour le dialecte de Cahors mais c'est *lo jompè* qu'on nous a nommé en figeacois pour cet amusement, qui viendrait de l'anglais *jump* passé par un verbe gascon *jampar*, balancer, bercer.

A partir du gothique BANDJWAN, donner le signal

bandejar a le sens spécifique de balancer un tonneau de part et d'autre pour le laver. Le verbe prend le sens général d'osciller d'un côté puis de l'autre, par exemple quelqu'un dans sa démarche : il devient alors synonyme de *gancilhejar* (cf latin *ansam*, anse et grec *γαμψος*, recourbé) ; on le dit d'un arbre sous le vent, ou d'un chargement non lesté. Nous serions tenté d'y rattacher *lo pand* car *bandejar es anar de pand e d'autre*, avec un passage de b- initial à p- constaté par ailleurs en Quercy si ce n'était le doute que nous inspire l'étymologie latine de Mistral, à savoir le latin *pannus*, - i : morceau d'étoffe, pièce, lambeau, bande. La question du côté se résout par ailleurs avec *lo costat* qui donne *a costat / al costat* ainsi que *costa* (Blars) / *còsta* (Cubaynes) / *còstra* (Promilhanes) + substantif ou pronom, en formation prépositionnelle alors qu'on dit *pel pand*. A noter, à Escamps, l'expression *tirar de latz* (cf latin, *latus*, - i) qui se d'un bœuf qui a tendance à tirer plutôt sur le côté extérieur en labourant (on dit facétieusement d'une personne qui dévie en marchant *que fa coma 'ls cans quand tira l'áuta*). L'alternance de côté, dont l'occitan quercynois connaît les emprunts qu'on prête aux langues germaniques *ziga zaga* et sa variante *ziga zèsta* (Promilhanes), se dit aussi *a revira coet* (cette dernière expression renvoie aussi au retour de la boule des quilles après rebond sur le butoir selon J.P. Baldit). Nous rattachons *coet* à *coá* (forme aujourd'hui vieillie tirée du latin *caudam*) et y voyons volontiers le mouvement de balancement tracé par la queue du chien notamment. *Coet* s'emploie aussi pour la notion de « coin » au sens locatif large, avec l'intervention du gallicisme *coenh* : il se différencie alors de *cornet* (dérivé du

latin *cornus, us* : la corne) qui désigne en Quercy le coin aussi bien creux que saillant et de *canton* (du gaulois **cantos* avec variante latine *canthus* à rapprocher du grec *κανθος*, coin de l'oeil, cercle de fer qui entoure une roue) qui prend le sens spécifique de coin de la cheminée, de dents du fond pour les bêtes ou de morceau. Ces deux derniers mots sont productifs dans les jeux de quilles (cf infra).

e) élan, force, vitalité

L'occitan quercynois n'emploie pas les continuateurs modernes du latin *energia* (et grec *ενεργεια*) autrement que par le gallicisme « énergie » importé directement sans adaptation phonétique. Il n'exploite pas autrement la *δυναμις* grecque. Il dispose d'autres notions.

A partir de l'indo-européen *AVOS, secours

auja (l') le sens à son activité (Sindou). S'emploie avec le pronominal *se donar* : *se donar un bocin d'auja, se donar cap / briá d'auja*. Nous citons une personne de notre village (Blars) qui, vieillissant, trouvait que les sacs de blé pesaient de plus en plus et disait : « *Aquelas putas de sac se donan pas cap d'auja!* ». L'idée d'élan est sous-jacente mais insuffisante d'autant qu'un objet ne peut se donner de l'élan et l'on voit se profiler la notion non moins polysémique et complexe de *biais* qui correspond bien l'origine avancée par Sindou pour *auja*, reprenant H.S Falk et Alf Torp, soit le haut allemand *odi*, commode. Nous y attachons le substantif *audi*, récurrent chez Jules Cubaynes qui l'emploie tant avec l'article défini *l'* que l'indéfini partitif *d'* et qu'on trouve sous la forme *aude* chez J.G. D'Astros dans une adresse à Godolin, avec le sens d' « honneur, d'éclat ». ¹¹

A partir du celtique BANN-

vam (lo) l'élan. *Prene vam* c'est prendre de l'élan, pour accélérer, pour sauter, tirer, pousser. *Donar lo vam*, c'est lâcher les bêtes. Dire de quelque chose *que a de vam*, c'est dire qu'il a de l'allure, une certaine classe, qu'il en impose (cf supra *aude* selon d'Astros). On se situe dans un registre tout à fait imagé quand on le dit d'une maison par exemple : *aquel ostal a de vam*.

A partir du latin CLAMOREM, le cri

clam (lo) c'est l'énergie physique. On dit de quelqu'un : *a de clam* pour dire qu'il a de

¹¹ op. cit, *Floreta Novèla, A mossur Godolin*

la force. La notion marche souvent en binôme avec *balanç* dans l'expression *ai pas ni clam ni balanç*. Cette seconde notion, qui trouve son étymologie dans la balance (cf latin *bilanx*), n'est pas un synonyme de *clam*. Elle la complète et désigne la force du mouvement de balancier, d'élan ou en équilibre.

A partir du latin VIRTUTEM, la force

vertudós,-a fort, e. C'est la qualité d'un personne *que a de clam*. Se dit aussi bien des plantes et des bêtes. On trouve une forme *verturós* avec le passage de *-d-* à *-r-* apical comme dans *coide* prononcé *kuyre* et *s'acoidar s'okuyra* (le phénomène inverse, systématique chez Paulin Marty, est caractéristique des parlers rouergats de l'ancien canton de Villeneuve et d'une bonne partie du villefranchois : *la maire* prononcée *lo mayde*). *La vertut*, c'est la force : on le dit des êtres comme de certaines denrées ; ainsi Eugène Sol nous indique-t-il *aquel vin a de la vertut*.¹²

A partir du grec MAYPOΣ, obscur

maure,-a / more,-a costaud. Ce vocable a une valeur qui a plus trait à l'apparence physique dont on déduit la force qu'à l'énergie elle-même. Toutefois, feu l'abbé Jean Lafon de Rocamadour nous indiquait qu'une *planta mora* est une plante en bonne santé, presque exubérante : il faut rapprocher cette remarque de l'acception « vert foncé » que R. Sindou donne à *maure,-a*. L'adjectif et ses dérivés connaissent cette ambivalence de la couleur (*lo biòu maurèl, la feda marèlha, una fèlha maura*) et de la force ou l'importance physique (*un òme maure, una còca maura, una maura*, i.e. *la trèja vièlha*). Nous avons esquissé l'idée, peut-être fantaisiste, d'une influence du latin *maturum* > *madur* > *maur(e)* avec chute du *-d-* intervocalique et déplacement de l'accent tonique.

A partir du latin VITAM, la vie

vidorn,-a vigoureux. Celui qui a de *la vigor* est *vidorn*. Si *vigorós* est compréhensible par *vigor*, il n'est pas usité dans le Pays Haut.

A partir du celtique *LANDA

aland (l') On pourrait le traduire par l'entrain. Nous l'écrivons ainsi et le dérivons du verbe *alandar*, ouvrir en grand, sans arbitrer pour autant l'influence du français « allant » ou bien « élan ». La proposition *alanç* d'Alibert ne nous satisfait pas dans la mesure où les endroits du Quercy où nous avons enquêté et qui prononcent assez nettement les finales ne prononcent pas *-s* final mais bien *olan*. On le dit notamment d'une personne qui manque d'entrain, *a pas d'aland*, Par

¹² op. cit., T.I, *Usages anciens*

ailleurs, à Promilhanes, on nous a communiqué l'expression *a d'anar* pour donner un équivalent à *a de vòia*. Nous rentrons avec ces termes dans des qualités abstraites quelquefois difficiles à définir. « *A de vòia, a de vòga dins çò que fa, l'i a una idèia de chansa, a d'anar ; a d'anar, es content de far çò que fa* ». L'idée d'élan appelle vite celle de bon aller puis de bonne fortune qu'on provoque par son entrain : cette définition suit tout à fait l'adage selon lequel la fortune sourit aux audacieux.

Ce dernier article nous montre deux choses : d'une part que la frontière n'est pas nette entre certaines qualités physiques et morales (l'élan physique et l'élan moral en l'occurrence) ; d'autre part que l'occitan est très imprécis et polysémique sur les termes abstraits et recourt de ce fait bien souvent à une image concrète pour exprimer une abstraction (*a los tims sarrats, es cap sec*). On connaît toutefois le mouvement inverse, d'un terme abstrait qui désigne une situation physique précise (cf supra *se cobejar / un jòc cobejós*).

B. Qualités morales

Ce sont particulièrement les mots ayant trait à la vivacité et à la concentration dont nous voulons faire état.

a) la concentration

A partir du latin ADFIGERE > ADFIXARE, fixer

afuscar (s) c'est être s'attacher à une tâche, se concentrer pour résoudre un problème, montrer toutes les qualités d'application et de jugement pour mener à bien une entreprise, être diligent. Se dit en forme pronominale : *l'i s'afusca*, ou bien donne l'adjectif qualificatif *afuscat, ada* (son antonyme se dit surtout en forme pronominale *se defuscar*, se défausser ou s'échapper, au propre comme au figuré, employé notamment dans la région de Quissac / Durbans).

A partir du français OPINION et de l'occitan PONH

ponion (la) c'est l'énergie opiniâtre. Le terme est plus intensif que *teneson* qui renvoie à la consistance et la constance d'un être (cf les dérivés du latin *tenere* : *al tengut*, continuellement, *lo teniá a sègre*, il ne le lâchait pas d'une semelle, *la pertinacion*, l'entêtement). A noter que l'accent tonique porte sur le -i- e l'-n- est muet.

A partir du latin SAPIDUM, 1. savoureux 2. sage, vertueux

sàbi,-ia sobre. Relevé par Sindou, il a été évincé ces dernières décennies par le gallicisme *satge*. C'est dans le jeu comme dans la vie celui qui fait montre de prudence et ne se hasarde pas inconséquemment. De fait celui, *aquel qu'es sabi es pervenent : calcula*, le sage est prévoyant : il calcule. Ce dernier terme a gardé le sens latin d'évaluer, de supputer. *Calcular*, c'est raisonner au sens étymologique, soit établir un calcul, une supputation. *Calcula 'n pauc* se traduit en français par « réfléchis un peu ». La qualité n'échappe pas à Paulin Marty qui l'applique au geste.¹³

A partir du latin AESTIMARE, estimer, priser, penser, juger

èime (l') le jugement. On dit de quelqu'un qui s'est raisonné qu'*a metut d'èime*. De plus, *a bèl èime* signifie au juger, à vue d'oeil. Faut-il établir une hiérarchie entre les organes pour ce qui est du jugement ? Toujours est-il que le nez semble moins précis pour l'homme que l'oeil et l'expression *a vista de nas* moins performante qu'*a bèl èime*. Il faut bien préciser que les sens étaient bien plus sollicités dans une société rurale à traction animale que dans une société post-industrielle de la dématérialisation : pour exemple nous citons les bouchers qui sur les foires, au seul œil et seul toucher, *a bèl èime*, estimaient le poids d'un bœuf ou d'une vache à cinq kilos près de même que le poids de viande et la perte. Un équivalent fréquent d'*a bèl èime* est *al arbalum* (faut-il y voir une métaphore du type *ad illam albae luminem* > *a l'alba-lum* > *al arbalum* ? La lumière de l'aube n'étant pas la plus éclairante, elle sollicite plus le juger et l'imagination qu'elle ne favorise la mesure précise).

b) la vivacité

Hormis le cas de *viu, viva* (du latin *vivum*) qui est polysémique : 1. vif au sens propre, vivant 2. vif au sens figuré, rapide, alerte, le registre de la vivacité est très propice aux images si bien que leurs filiations sont à chercher directement dans l'occitan plutôt que dans le latin ou une autre langue source.

A partir de l'occitan LUSERP, lézard

aluserpit,-ida se dit de quelqu'un de dégourdi, notamment des enfants. Pour ce qui est de l'étymologie, nous nous demandons si le *lacertum* > **lucertum* n'a pas rencontré le morphème *sèrp-* qui permet la présente construction. La confusion ou l'apparement des deux espèces n'a rien d'étonnant, l'orvet, *la sèrp de veire* à Cabrerets, étant le modèle du genre.

13 op.cit., T.II, *Avem tuat*, « *Vojada de nonent, d'una man sàbia e lèsta* »

A partir de l'occitan BELUGA, étincelle, escarbille

abelugat,-ada / embelugat,-ada qui fait preuve de vivacité d'esprit. Il existe un substantif masculin *abeluc* dont Mistral donne les acceptions suivantes : éveil au travail, vivacité, ardeur, désir d'apprendre. R. Sindou le distingue d'*escarrabilhat* (sans étymologie probante à ce jour ; Alibert propose un étymon *scarabeus* sans conviction, à moins d'y voir la même étymologie « charbonnée » que le français « escarbille ») qu'il range au compte de la vivacité physique. Pour filer la métaphore du feu, il faut signaler le verbe *escandilhar*, devenir éclatant, qui donne l'adjectif *escandilhat*, lumineux, rayonnant, étincelant, pris au figuré et au propre au Pays Haut.

De notre expérience, ces vocables auxquels nous joignons *aluserpit* mais retirons *escandilhat* qui est plus intensif, sont tout à fait synonymes : certains son plus vifs dans quelque endroit, d'autres inconnus ou bien oubliés dans quelque autre. Il faut ajouter à ce compte les termes liés à l'éveil, au propre comme au figuré : *envelhat,-ada / emmanit,-ida* ou *embanit,-ida*, le premier étant général en Quercy, le second plus spécifique du figeacois (à Blars *un dròlle embanit* est un enfant éveillé, intelligent alors qu'Henriette Roussel à Thémines écrit dans ses poèmes *emmanir lo nene* pour « réveiller l'enfant »).

A partir du latin INGENIUM, qualités naturelles, caractère, intelligence

enginh (l') c'est l'ingéniosité, le talent au sens intellectuel (le sens physique relève du *biais* déjà évoqué). *Es ginhós aquel que tròba planses enginhs* (noter le pluriel plus concret relevé par Sindou en face d'un singulier qui peut exprimer plus d'abstraction), ce qui signifie en ce cas « truc, stratagème, solution ».

c) La rouerie

A partir du latin RUMPERE, rompre, et ses dérivés

romput,-uda roué,-e. C'est le sens donné par R. Sindou. Aussi signale-t-il *la roettariá*, la rouerie. En français, on fait généralement découler « rouer » et ses dérivés du latin « rotare : faire tourner ». Toutefois, nous rappelons que *rot,-a* est l'autre participe passé du verbe *rompre* qu'on applique à notre connaissance exclusivement au sens propre, avec le sens de « troué », notamment pour les habits ou des ustensiles : *unas cauças rotas, los solièrs rots, lo panier rot*. Cette forme a été largement concurrencée par *romput* qui s'emploie tant au propre

qu'au figuré, de même que les doublons *mols,-a* ou *fòch,-a* ont reculé au profit de *molsegut,-da* et *fosegut,-da*. En tout cas le – tt – du *roettariá* (noté *ruettoryo* par Sindou) nous pose question et, sauf une prononciation accidentelle ou une erreur de transcription, nous nous demandons dans quelle mesure le latin *ruptum* > **ruttum* > *rot*, a pu influencer le gallicisme *roettariá* et l'adjectif *rueto* (avec un seul -t- cette fois : ne serait-ce pas alors *ro(d)eta* > *roeta*) : *ke fo lo rollo*, qui fait la roue (au sens propre pour les paons et les dindons) pour désigner quelqu'un qui se croit à Lauzès.

Rupture ou courbure, nous parlons de toutes les façons d'inflexion ou de détournement : c'est le sens étymologique que Mistral propose à *rusa* qu'il fait venir du roman *refuda* qu'il traduit par « détour ». *Rusat,-ada* est courant dans le Pays Haut dont la filiation avec le roman *reuzat* est aussi probable que l'hypothèse d'un gallicisme. Dans le sens de rusé, on dit aussi *lurat,-ada* (parfois *lurrat*) qui est plus courant au sud de la rivière Lot : Mistral le rapproche du français « leurrer » dont il faut chercher l'origine dans l'ancien bas-francique *lôþr* (appât).

A partir du gothique THWAIRS-, coléreux, irascible ou de l'ancien haut allemand DWERAH, de biais

guèrlhe,-a mal intentionné. En fait, les emplois de *guèrlhe* recouvrent divers degrés d'intensité : *me fa guèrlhe*, il me cause du tort, *es guèrlhe*, il est méchant, *lo guerlhum*, la méchanceté, *una guerlhesa*, un sale coup. Toutefois, en parlant d'enfants, *se son guèrlhes !*, qu'ils sont espiègles ! et dans le jeu, *a(ga)cha s'es guèrlhe*, regarde s'il est tordu, se disant de quelqu'un qui, dans le cadre des règles, rend la tâche la plus difficile possible en hésitant pas à chercher les complications. Le sens « louche, qui louche » ne se dit pas dans le Pays Haut qui a par ailleurs du mal à rendre cette notion de manière synthétique, hormis le *nicle* du figeacois Jules Malrieu. De même le sens propre de « renard » pour le rouergat *guèine* ne se dit qu'au figuré pour qui fait des *guerlhesas*. A signaler l'ancien français « gaignon » : mâtin, bête cruelle > mauvais garnement > hargneux comme un chien.

De manière complémentaire, nous citons ce quatrain de Godolin relatif aux paris : « *Tu que rufes le cilh, que mòrdes totas causas, / Tu que non tròbas res a ton contentament, / Le Ramelet Mondin, nascut novelament, / Te ven far la guinèu, tòca-i se gausas* »¹⁴. Philippe Gardy traduit *far la guinèu* par « mettre au défi », sens de « défi » qu'Alibert accorde au substantif seul et ajoutant une variation sémantique à *far la guinèu* qu'il donne comme : chômer, se prélasser, ne rien faire. Il fait dériver *guinèu* de *guèine*, le renard. Le point d'accord serait d'envisager le renard, bête nuisible et improductive aux yeux humains, qui met au défi l'homme qui peine à faire venir sa volaille et son troupeau à bon terme. Notre voisine, native de Cabrerets, nous contait la rime suivante, quand on disait *Plèu* il pleut : *Plèu, plèu, plèu / Sus la vinha de guinèu / Plèu pas sus la nòstra / Que los*

14 op. cit., *Prumière Floreta, Tu que rufes le cilh...*

gachs l'an fòcha. Elle ne nous avait pas explicité le sens de *guinèu* qui était senti comme *un escais-nom*. Par contre l'abbé Lacoste en donne une version équivalente et nous indique que la comptine se disait pour faire avancer les petites bêtes, insectes, fourmis... etc, (cf infra, *las bestiòlas*).

A partir du grec METANOIA, changement dans la manière de penser, par le bas-latin MATTANA, la folie

matèn,-o matois. Ce mot est récurrent chez le villefrancois Paulin Marty :

« *Lo mio muso, qué fasio rabo, ... / Riguèt, lo motèno, e sou fèt :* »¹⁵ Nous le rapprochons de *mato* : tricherie, ruse, mauvais tour et *fa la mato* : tricher chez Mistral qu'il rapproche de *mandre* (inconnu au Quercy et en Rouergue occidental) tellement l'idée de ruse est associée au renard.

A partir du latin TRICARI, chercher des détours, chicaner

trichar tricher. De nombreux occitanistes voient dans ce terme un gallicisme : ce dont nous sommes sûr, c'est que sa prononciation actuelle en Quercy peut y faire penser. On dit en effet *triša* et non *tritsa* et plutôt *trišo* que *tritso* ou *trišür* que *tritsodu*. Cependant nous ne sommes pas assuré qu'un gallicisme n'ait rénové une ancienne prononciation *tritsa* d'un verbe *trichar* et son déverbal *trichador* déjà attesté dans la Vida de Guilhem IX comte de Poitiers : « *Lo coms de Peitieu si fo uns dels majors cortes del mon e dels majors trichadors de dompnas* ». Il peut être intransitif comme en français contemporain mais il garde tout à fait vif l'emploi transitif qui est rare ou vieilli en français (cf Littré : « il m'a triché ») : *Me trichas ! M'as trichat !*. Cet emploi transitif justifierait une traduction « tu m'as trompé » qui fait écho à la suite de la Vida évoquée ci-dessus : « *e saup ben trobar e cantar. Et anet lonc temps per lo mon per enganar las domnas* ».

Pour tromper, cette dernière forme est considérée comme canon par les occitanistes qui, influencés par les travaux de Louis Alibert fustigent l'emploi de *trompar*, jugé comme gallicisme et dont l'étymologie du verbe français signifie au XIV^e siècle « jouer de la trompe ». Ce verbe neutre, en prenant la forme réfléchie « se tromper », acquit le sens de « se jouer de », puis de « se moquer de ». Le même Alibert préfère *trapar* (du francique *trappa*, piège) pour duper, qu'on retrouve dans le Haut Pays sous la forme *atrapar* avec le substantif *una atrapa* pour un piège, dans un jeu notamment ou dans toute situation humaine (dans l'usage, il n'y a pas de nom générique pour les pièges des animaux qui sont tous spécifiés si bien que le gallicisme « piège » prononcé *pyètse* remplit ce rôle depuis qu'on ne braconne plus). Nous rapprochons ce dernier réseau d'expressions de l'espagnol *hacer trampas* : piéger, tromper. Sol quant à lui renseigne *far la maltòta*¹⁶ pour tricher, qui est probablement un gallicisme.

15 op. cit., T.II, *A Jan d'apr'aici*

16 Sol Eugène, *Le Vieux Quercy*, T.I, *Usages anciens*

A titre informatif, nous nous joignons à Raymond Sindou pour dire que le vocabulaire de la ruse et de la rouerie est particulièrement développé, de même que les termes dépréciatifs en face des termes laudatifs (faut-il y voir le signe d'une mentalité ou un penchant plus général de la nature humaine?) : en atteste la variété des verbes *entintaunar*, *enjaulhar*, *enjaujinar*, *enjaujilhar*, *embitornar*, *embluar*, *embalar*...etc pour une partie du Haut Pays auxquels nous ajoutons le si récurrent *embaluscar* de Paulin Marty, tous synonymes du français « embobiner ».

C. Cas particuliers particuliers : les verbes *jogar*, *sonar* et *far* et le nom *biais*

a) *jogar*

A partir du latin JOCUM, la plaisanterie, le badinage

jòc / jèc (lo) le jeu. De même que pour « jouer », la polysémie de *jòc* en occitan est

comparable à celle du français, avec quelques spécificités toutefois. Signalons d'abord l'expression mentionnée par Eugène Sol¹⁷ *me fasques pas tant de jòcs*, qui renvoie aux vellétés de tricherie en forçant la règle par des simulacres : nous rapprochons cette expression du vocable *jo(gu)inas* relevé par R. Sindou dans la basse vallée du Lot, qui signifie « simagrées » et non « jouet » qui se dit partout *amusament* quand il n'est pas remplacé par le gallicisme « jouet » sans adaptation phonétique. L'*amusament* désigne autant l'objet que l'activité qui le produit ou bien en découle : « *los estuflòls èran dels amusaments quand èrem mainatges* » (Gilbert Pechmalbec, Saint Simon) ; l'*amusament* est un vocable léger, presque toujours associé au monde des enfants et c'est peut-être pour cela qu'il désigne autant l'objet que l'activité, dans l'idée que le jouet est déjà un objet de curiosité ou de fascination pour l'enfant qui le tire de la torpeur de l'inactivité avant même de le voir fonctionner. Cette inactivité qu'on retrouve dans le verbe *musar* (cf la ronde enfantine : *dansem la trompusa / que refusa musa*) est rompue dès que l'on commence à s'amuser, *s'amusar*. Signalons que nous avons relevé à Molière un substantif *amusador*, synonyme d'*amusament* : « *Lo molin ? Quò èra un amusador d'autres còps* ».

Lo jòc renvoie en quercynois à l'activité et non à l'objet : on peut parler de *jòc* pour les enfants comme pour les adultes mais le fait que, pour ces derniers, *lo jòc* désigne aussi l'enjeu – qui est souvent d'argent – et fait prendre au jeu une tournure sérieuse voire risquée, il évacue la question de l'*amusament*. Ainsi quand le chanoine Sol signale l'expression *lo jòc ne val pas la candèla*¹⁸ qui est commune au français, il faut comprendre non pas le jeu mais l'enjeu : le principe en est resté bien compris chez les personnes les plus âgées que nous avons rencontrées et qui ont

¹⁷ op. cit., T.II, *Traditions et coutumes*

¹⁸ Ibid.

connu l'arrivée de l'électricité, à savoir que, bien souvent, les maigres gains du jeu (quand il y en avait), n'atteignaient pas seulement le prix de la chandelle qui l'éclairait et pour lesquelles les cafés demandaient parfois une contribution. Enfin, « être de la partie / être de mise » se dit *esse de jòc* sous la plume de Paulin Marty.¹⁹

A partir du latin, JOCARI, jouer

jogar jouer. Le quercynois *jogar* connaît des emplois comparables au français « jouer ».

- Intransitif : *vòls jogar ? Vèni jogar.*

- Transitif indirect : *jogar al rescondut, jogar del violon, jogar amb lo can.*

- Transitif direct : *jogar son argent, jogar sa vida, jogar 'na carta.*

Il connaît aussi les emplois liées au mouvement : *l'aissada jogava, jogava del braç, jogava de la lenga...* mais on les dit plus « par jeu » ; spontanément, on dit plus facilement *remenar* en ce qui concerne de mouvoir régulièrement quelque chose. Signalons que Mistral donne *jouga lou bigot* « bien manier le hoyau » comme transitif et n'indique pas les emplois transitifs pour les instruments de musique que nous mentionnons ci-après. Dans les Pays Haut, on dit très couramment *te vòli jogar que / te jògui que / vòls jogar que* pour dire « je veux te parier que / je te parie que / tu paries que » ; plus rarement *te meti que* qu'il faut rapprocher d'*escomesa* « le pari, le gage » chez Jules Cubaynes et de l'emploi concret d'*acometre lo can a las fedas* « lancer le chien au brebis » dont le défi est de les rassembler ou *acometre quauqu'un* « défier quelqu'un ; harceler ». Le pari se dit par ailleurs *un pariat*, déverbal de *pariar*.

b) jogar et sonar

Les emplois transitifs directs de *jogar* peuvent varier du français, notamment quand il s'agit d'un instrument de musique. On dit aisément *jòga lo violon, jòga la cabreta*²⁰ alors que le français se construit nécessairement avec la préposition « de » et ses composés : jouer du violon, jouer de la cabrette. Jouer d'un instrument de musique se dit aussi *sonar (de)* qu'on trouve tant transitif qu'en régime prépositionnel comme dans les paroles de cette ronde relevée par l'abbé François Lacoste : *Ratonet lo violonaire / Sòna de ton violonet / Jòga-nos un polit aire / Possa, possa ton arquet*. Si on dit *sonar las campanas* comme le français dit « sonner les cloches », on disait aussi *sonar l'amboesa* pour dire jouer du hautbois²¹. Aujourd'hui les emplois prépositionnels l'ont emporté, plus

19 op. cit., T.I, *Aquò's finit, se n' son nanats*, « La lèbre n'èra pas mème sovent de jòc »

20 Nous avons relevé à Frayssinet le Gourdonnais « *Jògues la viola ?* » pour dire « tu joues du violon ? »

21 Nous renvoyons au superbe poème d'Ernest Lafon, *Lo pastís de Carnaval, la farandòla e la dansa redonda* publié par Joseph Maureille dans son *Anthologie des poètes quercynois contemporains*, 1942.

conformes au modèle français dominant, de même que *jogar* a évincé *sonar* pour la question musicale. Il est difficile d'estimer si le développement prépositionnel en occitan est dû au français : on pourrait le croire en regardant certains dialectes gascons qui s'en passent bien plus allègrement que le reste de l'occitan, disant *minjar pan*, *béuer aiga*...etc ; en tout cas la perte des emplois transitifs qui appelle la systématisation du régime prépositionnel et la disparition du verbe *sonar* dans le sens du jeu musical sont les signes incontestables d'un alignement sur les emplois du français.

On a trouvé *jogar* suivi de *per* dans les deux expressions suivantes : *jogar per rotina* (Frayssinet le Gourdonnais) et *jogar per nòta* (communiqué par Alain Grimault)

A côté du verbe *sonar*, on trouve le substantif féminin *sòna* assez régulièrement chez Paulin Marty, qui le met comme synonyme du quercynois *òrdre* dans l'expression « *n'avem mai d'una sòna* ». ²² Il est aussi synonyme de *biais* dans le vers suivant « *Jutjant qu'aquò n'aviá pas bona sòna* ». ²³

c) *jogar* et *far*

Les emplois du verbe faire en français se retrouvent en occitan quercynois. Mais on en retrouve d'autres plus spécifiques.

far a jouer à. On dit *far a las cartas*, *far a las quilhas*, *far al rescondut*, *far a la cata bòrlha*, *far una renguetas*²⁴, *far a las bolas*, *far a las peiretas*... etc ; on disait *far a luchas* quand la chose existait encore entre jeunes hommes lors des festivités²⁵ avant que le verbe *luchar* < LUCTARE ne s'efface dans les dernières décennies devant *lutar*, calqué sur le français. On disait aussi *far quina* quand on alignait cinq jetons au jeu de loto, différent de *far una quina*, jouer au loto, sur le même principe que *far rengueta* / *far 'na rengueta* : si l'expression « quine » est passée au français et qu'on l'entend encore dans les salles de jeux ou qu'on la voit – quoique de moins en moins sur les affiches –, on dit bien aujourd'hui *jogar al lotò* et non plus *far una quina*.

far de L'autre préposition qui entre régulièrement en construction avec *far* est *de*.

Aquel dròlle fa de l'òme signifie que cet enfant joue à l'homme, fait l'homme, noté par Mistral *fa de soun ome* auquel il ajoute *fai de son entendut* pour « faire l'entendu ». Nous voyons

²² op. cit., T.I, *A prepaus d'aiceste ivèrn que venem de passar*

²³ op. cit., T.I, *Escòla d'aplicacion*

²⁴ L'emploi sans article *far rengueta* peut avoir le sens propre d'aligner les trois pions à ce mê jeu ou le sens figurer de coincer quelqu'un au jeu ou ailleurs dans la vie. Au figuré il a aussi le sens de l'emporter sur quelqu'un.

²⁵ Ernest Lafon, *Au pays des bombances*, 1929

dans cette construction le désir de projection de soi et de représentation synthétisés dans ce que Roger Caillois appelle la *mimicry*.²⁶

se far de En forme pronominale, on quitte l'univers du jeu pour celui de la sociabilité et *se far de quauqu'un* signifie fréquenter quelqu'un. Toutefois, *frequentar* a largement gagné et l'on ne dit guère plus *se far de quauqu'un* que dans le proverbe : *diga-me de qual te fas, te dirai qual ès* (Lauzès) ; de même, *se frequentan* se dit désormais pour deux jeunes amoureux plutôt que l'ancien *se parlan* ; de même *aquel camin es frequentat* gagne sur *aquel camin es trevat*. Employé en absolu, *se far* signifie « être présent physiquement quelque part » : *fai-te 'n rèr !* chez Godolin équivaut à « recule ! ». Ce sens est attesté chez Vayssier, Alibert et Mistral mais nous ne l'avons pas trouvé à ce jour en Quercy.

l'i far littéralement, « y faire » : cette expression est un euphémisme de « lutter, se battre » mais n'y est pas exclusive et s'emploie pour toute activité intense, physique notamment. Elle dénote une certaine idée d'assiduité, d'opiniâtreté voire d'obstination dans l'effort et doit se rapprocher de l'idée de *ponion* évoqué précédemment.

Le pronom (*l'i*) (avec *l'* euphonique dans le Pays Haut) peut avoir le sens lexicalisé décrit ci-dessus ou bien rappeler un objet du discours, ainsi : *fasètz sovent a las cartas ? Ôc-ben, l'i fasèm pro sovent*. On voit en cela le comportement normal du pronom *i* qui répond à la préposition *a* de même « y » et « à » en français. *L'i far* se confond quelquefois avec *li far* : ainsi aux quilles ou à la chasse, vous entendrez *li a fat ün pau tron nau / un pau trob bas* sans déterminer exactement si vous parlez de la bête ou de la quille – auquel cas il s'agit de *li* – ou bien si vous parlez de l'endroit où vous avez tiré – auquel cas il s'agira de *l'i* –.

far (lo) 1. l'acte 2. la manière de faire. On se souvient encore à Promilhanes

(Maria Galvagnon) de l'emploi substantivé du verbe *far*. On parlait facilement au pluriel *dels fars* (avec le pluriel sensible et le -r- muet : *dey fas*) de telle ou telle personne. *Aquel òme a son far* ou bien *aviá dels fars qu'èran pas coma tot lo monde*. La substantivation du verbe n'a rien de rare en occitan et est beaucoup plus souple et fréquente qu'en français. Toutefois, cette forme est plutôt d'un emploi rare, concurrencée par *faiçon*. Mais si l'on peut dire *aviá de las faiçons qu'èran pas coma tot lo monde*, on pourrait aisément remplacer *faiçons* par *biais(ses)* ; de même l'on dirait *aquel òme a son biais* et non * *a sa faiçon*, pour dire qu'il a son style propre.

d) le nom biais

26 op. cit.

Le vocable *biais* fait partie de ces mots qui font « civilisation ». De plus en plus les étymologies françaises prennent en compte l'apport direct de l'occitan au français qui n'en a pris que le sens concret et un peu de sens abstrait dans le verbe « biaiser ». La polysémie de *biais* ne connaît pas d'équivalent en français et il faut consulter Mistral une fois de plus pour voir la foule de termes et de notions qu'il y associe. Nous le comparons au *jeito* portugais, tant pour le sens que la diversité des emplois. Le *biais* représente à nos yeux la réalisation populaire et bien présente de ce que certains intellectuels ont appelé le « Génie d'Oc ». Les propos suivants de Joë Bousquet²⁷, nous les appliquons au *biais* :

« On dirait que le catharisme a voulu matérialiser l'expérience spirituelle, parler à l'âme la langue des sens, lui faire toucher dans la réalité de sa chute ce qu'elle était vouée à seulement concevoir [...] l'homme spirituel et l'homme sensuel échangent leurs domaines et leur union associe dans le temps et dans la foi l'imagination et la pensée [...] Il y a un Beau qui raconte à l'homme ce qu'il est, un Beau qui l'affranchit de sa condition et l'aide à concevoir ce qu'il est capable de devenir. [...] [la pensée d'oc] considère la vie comme l'échelle de l'esprit. Sa morale enveloppe son esthétique. La littérature populaire, elle-même, est imprégnée de cette bouleversante doctrine où le connaître est la genèse du devoir [...] Le génie d'oc est le génie de la tradition orale, c'est-à-dire qu'il écrit sur l'objet même le signe qu'il en veut retirer [...] Il ne croit pas que la poésie est dans le poète, il pense qu'elle est le versant caché de chaque objet où il faut la faire apparaître par une lente application d'artisan ».

Le *biais* est ainsi le terme qui par excellence nous confronte au sensible et à l'adaptation permanente à laquelle chacun se voit au cours de sa vie. Ni droit ni tordu, ni vertical ni horizontal, le *biais* est la version positive des torsions, travers et ruptures que l'étymologie de la rouerie nous a révélées, c'est la juste trajectoire, la juste puissance, la juste mesure du geste et de la pensée qui le meut ou d'une pensée induite par un geste naturel. Son équivalent verbal immédiat est en Quercy (*s'*)*endevenir* (plus populaire encore que *s'abiaissar*). Ainsi, *aquò que s'endeven ven a biais*, est un exemple pléonastique ; *una femna de biais* est une femme qui a du style et un certain charisme, du savoir-faire et du savoir-être ; *ajatz un pauc de biais !* dit-on à qui fait sans faire, manque de cœur, d'esprit et d'application à une entreprise ; *de biais o de biaça* dit-on facétieusement, d'une manière ou d'une autre ; *lo biais d'una persona*, c'est sa manière d'être ou de faire (cf supra *far*), qu'on peut comparer dans les arts, l'artisanat, les jeux ou quelque geste que ce soit, à la notion française de « style » ; *se metre a biais de*, c'est se mettre en position de ; *a biais de*, veut dire en forme de ; *de*

27 In Cahiers du sud. *Le Génie d'Oc et l'Homme méditerranéen*

biais que, signifie de manière que. On dit assez vulgairement, *qu n'a pas de biais, s'escòrga l' cuol mai caga p' a mèja* (Beumat). De plus, *se metre a biais* se dit *s'abiaissar*. *Se cal donar de biais* peut être synonyme de *se cal donar d'auja* (cf supra, *auja*). *Aquò's a biais* se dit de quelque chose qui est commode, facile à manipuler ou atteindre, qu'on peut rendre par les expressions synonymes *aquò's aciut / aciaut*. A noter que le pluriel n'en est pas sensible au nord de la rivière Lot, et qu'il le devient en allant vers le sud.